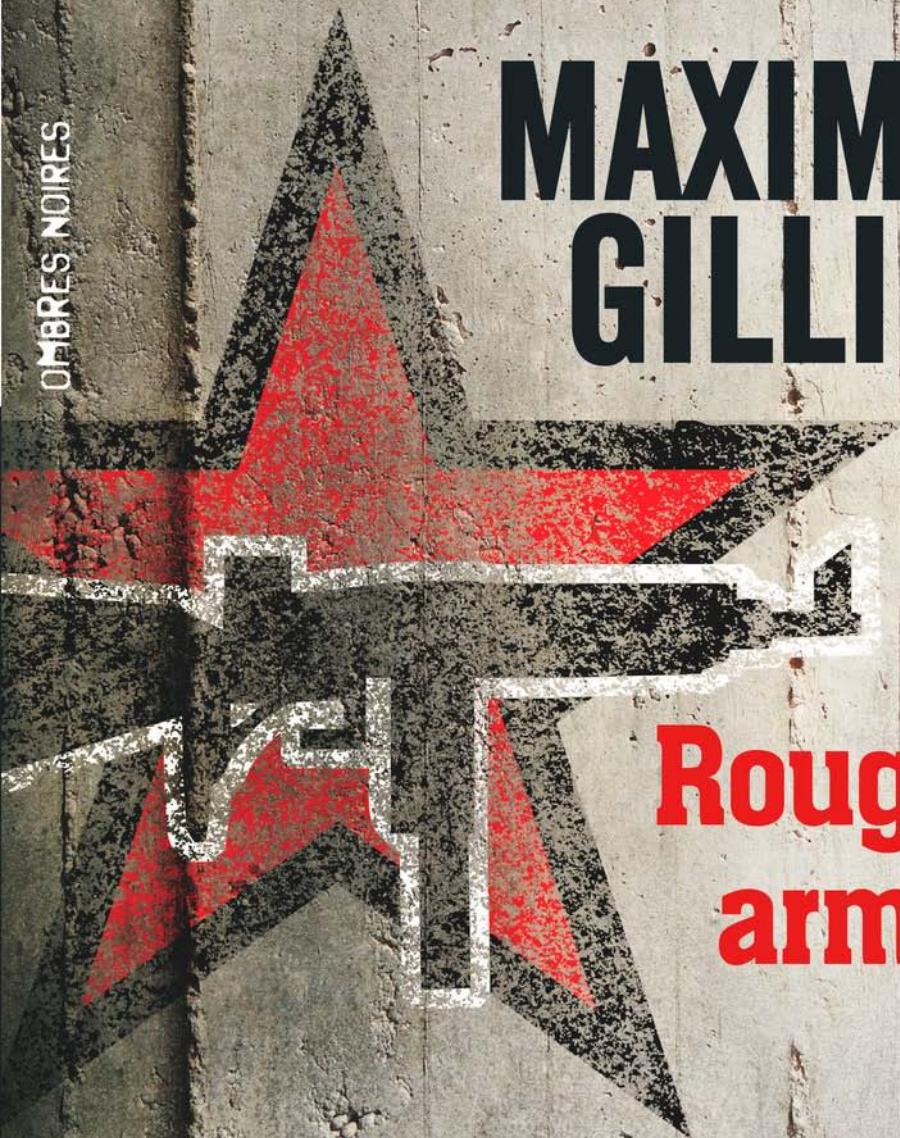


OMBRES NOIRES

**MAXIME  
GILLIO**

**Rouge  
armé**





Rouge armé

DU MÊME AUTEUR

*Anvers et Damnation*, L'Atelier Mosésu

*Manhattan Carnage*, L'Atelier Mosésu

*Les Disparus de l'A16*, J'ai lu

*Les Anges ont la mort aux trousses* (avec Sophie Jomain), Éditions  
Rebelle

Maxime Gillio

Rouge armé

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction  
de Caroline Lamoulié

© Maxime Gillio, 2016  
© Éditions Ombres Noires, 2016  
ISBN : 978-2-0813-78551

À la mémoire de Christian Vitasse  
(1926-2016)





## Prologue

*Přestanov, Tchécoslovaquie, 1943*

La poussière du chemin danse dans les rayons du soleil. La sueur coule sous ses aisselles, le long de ses bras, et vient mourir sur ses hanches épaisses. Elle a chaud, elle a honte. Elle rase les murs, tête baissée et bras croisés sur la poitrine. Sa robe noire trop serrée l'étouffe, elle aimerait arracher ce col qui l'étrangle, ce bandeau qui l'opprime, défaire ce chignon austère qui lui donne mal à la tête.

Ses chaussures usées sont couvertes de terre séchée. Elle a parcouru à pied les trois kilomètres qui séparent la vieille ferme du village. Elle y a laissé les garçons et espère être de retour rapidement. Horst n'a que quelques mois et Helmut quatre ans. Il est encore jeune, mais elle a confiance en lui. Elle sait qu'il surveillera son frère, qu'ils ne feront pas de bêtises.

Elle arrive sur la place du village et jette un œil à la fontaine, à sa margelle couverte de mousse. La « fontaine à paroles », comme tout le monde l'appelle ici. On s'y retrouve pour colporter les dernières nouvelles, faire bruisser les ragots, nourrir le feu des commérages. Elle y devine les villageois, entend les discussions qui s'arrêtent sur son passage, les murmures méprisants, mais elle continue son chemin, le regard fixé sur les pavés.

L'horloge de l'église sonne 13 heures. Elle arrive près de l'école, un vilain baraquement à la façade décrépite, s'apprête à gravir les marches menant à l'unique salle de classe lorsqu'une ombre apparaît devant elle, l'obligeant à s'arrêter. Elle lève les yeux. C'est Georg et son visage défiguré, souvenir d'un shrapnell qui, vingt-six ans plus tôt, lors de la bataille de Zborov, lui a déchiré tout le côté droit. Un médecin militaire a tenté de raccommoier sa chair éclatée, mais n'a pu lui sauver l'œil. De cet épisode, Georg a hérité une médaille commémorative, une orbite vide et une immonde boursoufflure qui lui laboure la joue et lui retrousse la lèvre sur d'affreux chicots.

La jeune femme se force à un pâle sourire.

— Bonjour, Georg.

Il ne répond pas et l'observe de son œil valide.

Elle sait l'attirance qu'elle suscite chez cet homme. Elle a toujours réussi à l'éconduire en douceur, surjouant sa naïveté. Mais depuis quelques semaines, son insistance est devenue malsaine, presque agressive.

De ses longs ongles noirs, Georg fait crisser sa barbe, s'attarde sur la cicatrice qui lui sillonne la joue. Quelques squames épaisses tombent sur son col crasseux. Anna réprime un haut-le-cœur, tente de contourner l'ancien soldat, mais il fait un pas de côté pour l'empêcher de passer.

— Où tu crois que tu vas comme ça ?

Sa voix rocailleuse traîne une haleine de mauvais schnaps. Anna aimerait faire demi-tour, prendre la fuite et retrouver ses garçons loin de ce village hostile, mais elle a besoin d'argent. Alors, elle tente de masquer le dégoût que lui inspire ce colosse aviné et lève le menton.

— Il paraît que le professeur a besoin de quelqu'un pour le ménage et comme Josef est... enfin, n'est plus...

Georg crache aux pieds de la jeune femme.

— Ouais...

Il se tourne vers la fontaine et interpelle les villageois :

— Eh oh, vous autres ! Venez donc voir ici ! Paraît qu'il y a la Berlinoise qui a besoin de travailler.

Puis il porte de nouveau son attention sur Anna.

— Comme si vous ne nous aviez pas assez volés ! Après nos terres et nos fermes, faut encore que vous preniez les seuls boulots minables qui nous restent ? T'as donc pas de fierté ?

La jeune femme pâlit. La chaleur s'est dissipée. Désormais, elle frissonne. Les villageois se sont attroupés et l'obligent à reculer. Elle trébuche, manque s'écrouler et se retrouve adossée au mur lépreux de l'école.

La tête lui tourne, elle ferme les yeux un bref instant, tente de retrouver son calme. Elle contemple ces visages hostiles, durs et ridés. Elle les connaît depuis sa naissance. Elle a fréquenté la même école que ces femmes, elles font les moissons ensemble, vont à l'église tous les dimanches, mais aujourd'hui, ces figures familières sont devenues des masques haineux.

Anna se hisse sur la pointe des pieds, à la recherche d'un hypothétique secours, mais le garde champêtre s'est éclipsé. Elle est seule contre tout un village.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? C'est juste pour faire du ménage. Quelques heures. Ce n'est pas méchant, c'est...

— Tais-toi ! l'interrompt Georg. C'est pas à toi que doit revenir ce travail. Vous en avez assez fait comme ça, vous autres les Allemands ! Pas vrai, tout le monde ?

Sa stature imposante lui confère un rôle de chef qu'il endosse avec fierté. L'assistance acquiesce. Une simple rumeur, encore sourde, mais lourde de menaces. Sous l'effet de l'indignation, la jeune femme a repris des couleurs.

— Tu es injuste, Georg ! Je suis tchèque, comme toi. Comme vous tous ! C'est écrit sur mes papiers d'identité, comme sur les vôtres.

Georg ricane. Il se tourne vers la foule et lève les bras au ciel. Anna le trouve grotesque avec ses postures de prédicateur de carnaval. Mais sa haine hypnotise l'assistance.

— Bien sûr, que c'est écrit ! Tu es *citoyenne* tchèque, Anna ! Mais ta nationalité, elle, est allemande. Comme toute ta famille depuis des générations. Comme tous ceux qui nous ont volé nos richesses, nos terres, pillé nos récoltes et nos mines.

Ces accusations attisent la colère d'Anna. Elle est née dans ce village, y a grandi, n'est même jamais sortie de Bohême.

— Arrête ! Arrête tout de suite, Georg ! Tu fais honte à la mémoire de mon père ! L'as-tu déjà oublié ? Tu as oublié qu'il a siégé au conseil municipal à tes côtés ? De quelle manière il est mort, à Flossenbürg ?

Des larmes de rage coulent sur les joues empourprées de la jeune femme. Comment ose-t-il ? Comment osent-ils ? Lotthar, son père, qui toute sa vie avait prôné la paix entre Tchèques de souche et immigrants allemands comme lui. Un modèle d'intégration et d'humanité, un homme qu'elle avait vu pleurer au lendemain de l'annexion de la région par ses soi-disant compatriotes, qui s'était opposé au discours expansionniste des autorités allemandes. Lotthar, devenu plus tchèque que certains Tchèques d'origine, et pour cette seule raison, assassiné par les nazis un matin de 1940.

L'indignation d'Anna a momentanément calmé la foule. Nul n'a oublié Lotthar Koch. Quant à Anna, au fond, ils savent bien que c'est une gentille fille, discrète et serviable, mais qui n'aura jamais l'intelligence de son père.

Georg perçoit l'hésitation des villageois et craint que son avantage ne lui échappe. Son œil brille d'excitation. Il soulève le bandeau crasseux qui couvre son orbite vide pour mieux impressionner sa proie et se retourne vers l'assemblée.

— Lotthar ? exulte-t-il. L'exception qui confirme la règle. Ton père était un brave homme, Anna. Son absence fait beaucoup de mal au village. Ça doit être dur pour toi, sans homme à la maison. À ce propos, tu as des nouvelles de ton mari ? Un vrai patriote, celui-là...

La jeune femme vacille. Résignée, elle reprend sa posture de victime, mains tordues, tête baissée. Que peut-elle objecter ? Contrairement à son père, son mari Josef a rejoint les rangs du parti de Henlein<sup>1</sup>, a toujours été méprisant envers les Tchèques, se conduisant avec eux comme un seigneur avec ses serfs.

Au début de leur relation, séduite par le charme et la virilité presque obscène de ce beau garçon, elle n'y avait pas prêté attention. Elle se souvient pourtant de la colère mêlée de tristesse sur le visage de son père le jour où elle lui avait annoncé leur projet de mariage, elle se rappelle, comme un aiguillon douloureux à jamais incrusté en elle, l'étrange sourire que Josef arborait le matin où les soldats allemands étaient venus chercher Lotthar.

---

1. Konrad Henlein : leader du SdP (*Sudetendeutsche Partei*), parti allemand des Sudètes, pronazi, qui milita pour le rattachement de la région des Sudètes à l'Allemagne du III<sup>e</sup> Reich.

Que peut-elle objecter ? La foule est versatile, prompte à suivre les meneurs qui soufflent sur les braises d'une rancœur légitime. Le souvenir de son père s'estompe déjà dans les mémoires, remplacé par la haine envers son mari, ce colon arrogant.

La culpabilité a supplanté la fierté, et son indignation a laissé place à la honte.

— S'il vous plaît, murmure-t-elle, je n'y suis pour rien. Laissez-moi tranquille, je ne veux pas...

Elle ne peut finir sa phrase. Une branche lui heurte la tempe. Elle s'écroule, sonnée, sa tête cogne une pierre. Un filet vermillon s'échappe de son chignon défait.

La vue du sang excite les villageois. Georg triomphe, harangue l'assistance pour l'inciter à humilier la femme au sol. La curée est proche. Les insultes pleuvent, la masse meurtrière continue à avancer, quand une voix juvénile retentit :

— Suffit !

Les villageois s'arrêtent aussitôt. Leurs visages couperosés se retournent vers l'entrée de l'école. En haut des marches, un jeune homme aux longs cheveux bouclés et aux fines lunettes les contemple. Une expression de fureur étire ses traits d'adolescent.

— Laissez-la en paix ! Vous devriez avoir honte ! Que diriez-vous si je faisais pareil avec vos enfants, hein ? Allez, fichez-moi le camp, bande de sauvages !

Il descend l'escalier et se dirige vers l'atroupement. Les paysans se dispersent sur son passage, honteux et frustrés. Étrange autorité que celle de ce petit homme fluet qui semble à peine entré dans l'âge adulte.

Seul Georg reste immobile, les bras ballants. Derrière lui, la jeune femme tente de se relever tout en ramenant ses mèches

ensanglantées dans son chignon. D'un geste apaisant, l'homme l'incite à ne pas bouger. Puis il se tourne vers Georg. Le géant le dépasse de deux têtes, mais il ne s'en laisse pas conter. Il pointe un doigt rageur sur son torse.

— Georg ! J'ai assisté à la scène depuis le début. C'est toi le responsable ! Si je n'étais pas intervenu, qu'auriez-vous fait ? Vous auriez lynché cette malheureuse ?

— Mais, professeur ! C'est... c'est une Allemande, une Sudète, et...

— Et quoi ? Sa famille habite au village depuis au moins deux générations. Et son père était conseiller municipal !

— Oui, mais son mari est...

— Pas de mais ! Dis-moi, Georg, si j'en crois les registres de la mairie, tes propres grands-parents ne sont-ils pas hongrois ?

— Euh... Si, mais ce n'est pas pareil !

— Ah bon ? Vraiment ? Je me fiche de savoir d'où vous venez ! Allemands, Hongrois, Tchèques... ici, nous sommes tous des villageois de Přeštanov, et tu devrais avoir honte de te comporter comme tu l'as fait ! Retourne cuver ton schnaps, et ne t'avise plus de lever la main sur quiconque, ou j'en parlerai à la police.

Georg pâlit, une lueur de colère éclaire son œil unique. Il serre les poings, mais se retient. C'est certes une brute avinée, mais il n'est pas idiot. Il sait qu'aux dernières élections, les nazis ont remporté tous les sièges avec plus de quatre-vingt-quinze pour cent des voix. Qui sait ce que ce foutu intellectuel risquerait de raconter à la police ? Il n'a pas envie de finir comme Lotthar...

Il tourne les talons et quitte les lieux sur un dernier crachat. Le jeune homme s'accroupit près d'Anna et lui tend la main.

— Ça va ? J'espère que ces imbéciles ne t'ont pas trop amochée.

Anna est rouge de confusion. Elle n'ose regarder en face cet homme si jeune et si intelligent. Tout le village le respecte depuis qu'il est arrivé de la ville. En quelques mois, il est parvenu à se faire accepter et obéir de tout le monde, par sa culture, son assurance, et l'autorité bienveillante avec laquelle il a su domestiquer la marmaille paysanne.

Anna hésite à lui prendre la main et bafouille :

— Oui, ça va, je... Oh, je suis désolée, professeur, je ne voulais pas que vous voyiez cela, je... je suis tellement honteuse.

Il l'aide à se relever.

— Allons, tu n'as pas à être honteuse. C'est à eux de se sentir coupables. Ce qu'ils ont fait est inacceptable.

— Je ne leur en veux pas, je... je peux les comprendre, ce n'est pas non plus facile pour eux.

Elle lève furtivement les yeux. Il la regarde et affiche un étrange sourire.

— Tu compatis avec tes bourreaux, Anna Fierlinger. C'est une preuve de générosité, mais aussi de faiblesse. Ne sois pas une victime, sinon ils te persécuteront sans arrêt. Il faut que tu sois forte et fière. Ne leur fais pas ce plaisir. Tu me comprends ?

— Je... Je crois, oui, professeur.

— Ah ! Arrête donc avec ce titre ! Tu peux me tutoyer et m'appeler par mon prénom, Miroslav. Viens, suis-moi dans mon bureau, nous allons nettoyer cette vilaine plaie.



## 1.

*Heidenau, Basse-Saxe, 2006*

Le serveur ne me quitte pas des yeux. Je suis la seule cliente du café, et bien qu'il s'applique à trouver tous les prétextes pour paraître affairé, il ne cesse de me jeter des regards en coin.

Est-ce que je l'attire ou est-il seulement intrigué par ma présence quotidienne dans son établissement depuis une dizaine de jours ? Je penche pour la deuxième hypothèse. Les seuls mots que je prononce se résument à le saluer et à passer ma commande. Je ne lui dis jamais au revoir, il sait que je reviendrai le lendemain.

J'excite sa curiosité. Mon mutisme l'intrigue.

Je le regarde et hoche la tête vers ma tasse vide. Il s'empresse de la ramasser et de m'apporter un autre café. Sa main tremble légèrement quand il dépose la coupelle, une goutte brune s'écrase sur le coin de mon dossier.

Sa pomme d'Adam proéminente joue au yo-yo dans son cou décharné. Il bégaie quelques excuses indistinctes. Je n'y prête aucune attention et regarde fixement par-delà la vitre, de l'autre côté de la rue. La cour de l'école est encore vide. Dans vingt minutes, elle sera là.

L'échalas semble avoir pris de l'assurance. Il arrive à prononcer une phrase complète :

— Vous n'êtes pas de la région ? Vous êtes en vacances ?  
Je le contemple par-dessus mes lunettes noires.

Des cheveux gras lui retombant en une mèche luisante, une acné tardive qui lui constelle les joues, de grandes dents grises semblant vouloir s'échapper d'une bouche trop petite, et quelques poils noirs sur un menton osseux.

Qu'il est laid.

Il aurait l'âge d'être mon fils, si j'avais eu des enfants.

Je ne prends pas la peine de répondre et m'absorbe dans la contemplation de l'école. Vexé, il retourne derrière le comptoir en maugréant.

Je sors un mouchoir de mon sac et tamponne mon dossier cartonné. Le papier a déjà absorbé le café et se gondole.

C'est une vieille manie que j'ai, de relire encore et toujours mes notes, d'avoir en permanence une feuille et un stylo devant moi dès que je m'assois. Pourtant, je peux réciter par cœur chaque phrase, chaque mot de ce dossier. Mais sa présence me rassure et me motive.

L'heure approche. Je referme ma pochette et la range dans mon sac, à côté des trois autres. Je sors un billet que je laisse sur la table, puis je me lève et m'en vais sans attendre la monnaie.

Arrivée devant la porte, la main sur la poignée en laiton noirci, je m'arrête, hésite une seconde, puis me retourne.

— Au revoir.

Surpris, le garçon relève la tête et m'adresse un sourire béat de grand puceau.

Je ne reviendrai pas demain.

Je fais quelques pas sur le trottoir, offre mon visage aux rayons de soleil précoces et m'allume une cigarette. Des odeurs

de viennoiseries et de paprika me parviennent d'une boulangerie voisine. Deux petits vieux discutent autour d'une chope à la terrasse de l'unique auberge du village. C'est un beau printemps qui se profile à Heidenau.

L'heure de la récréation va bientôt sonner. Je l'entends qui arrive dans mon dos. Je reconnais le raclement des roulettes de son caddie. C'est une dame d'environ soixante ans, à l'allure encore fringante et au port altier. Elle traverse la route et va se planter devant la grille de l'école, comme tous les jours de la semaine.

Je le sais, ça fait plus d'une semaine que je l'observe depuis le café, que je guette sa venue, que je consigne ses habitudes dans mon cahier en attendant le moment de l'aborder.

Les premiers enfants déboulent et se dispersent dans la cour en piaillant. En quelques secondes, la rue alors si calme résonne de cris et de rires.

Ce déferlement de vie me cueille à l'estomac. Instinctivement, je porte la main à mon ventre et recule d'un pas. Puis je me reprends, jette ma cigarette à peine entamée, traverse à mon tour et la rejoins. Elle me regarde, je lui adresse un sourire auquel elle répond poliment, et nous retournons toutes les deux au spectacle de la marmaille exubérante.

Après un long moment de contemplation silencieuse, elle me demande :

— Vous êtes la mère d'un de ces petits monstres ?

Le regard toujours fixé sur la cour, je secoue la tête.

— Non. Je ne suis pas d'ici, mais de Berlin.

Je sens la suspicion qui s'installe. Elle agrippe la poignée de son caddie et tourne les talons.

— Au revoir, madame.

Sa voix est sévère. Je la laisse prendre de l'avance, je sais où elle habite. Je me mets en route à mon tour et la suis tranquillement, sans me cacher, jusqu'à la sortie du village. Elle veut accélérer, en vain.

Parvenue sur le perron de sa maison – une modeste résidence pavillonnaire sans âme ni cachet –, elle se retourne, les poings sur les hanches, et attend que je la rejoigne. Elle fronce les sourcils, mais ne semble pas avoir peur.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Je tente d'adopter une posture rassurante. Je sors une carte de visite et la lui tends.

— Patricia Sammer. Je suis journaliste au *Spiegel*.

Elle prend la carte et y jette un rapide coup d'œil.

— Et alors ?

— J'écris un livre sur la période du Mur. Je fais témoigner des fugitifs qui ont réussi à passer à l'Ouest au péril de leur vie, mais qui ont choisi de revenir à l'Est ensuite.

Elle laisse tomber ma carte, fait volte-face et introduit sa clé dans la serrure.

— Je n'ai rien à vous dire. J'ai toujours habité Heidenau. Au revoir !

Elle soulève son caddie et le pousse dans le vestibule.

— Vraiment ? Ce n'est pas ce que j'ai cru comprendre, madame Lamprecht. Ou dois-je vous appeler Inge Oelze ?

Elle s'arrête, la main sur la porte qu'elle s'apprêtait à me claquer au nez. Elle me tourne toujours le dos, voûtée.

Sa main fripée lâche la poignée et vient mourir sur son vieux manteau gris.

J'ai gagné la première manche.

## 2.

Sans un mot, je la suis dans un couloir sombre au carrelage usé. Elle ouvre une porte, pénètre dans une petite cuisine, impeccablement rangée. Elle tire une chaise de sous une table en Formica, s'assoit, croise ses mains abîmées.

Son visage fatigué ne trahit aucune émotion. Ses cernes sont creusés, mais on lit de la volonté dans ses yeux qui ne cillent pas.

J'examine la pièce. Ameublement sommaire, mais propre. La petite fenêtre, au-dessus de l'évier en céramique jaunie, est couverte de branchages qui filtrent la lumière du soleil. Un vieux réfrigérateur à la porte bombée fait entendre son bourdonnement. Une mouche vole autour d'une ampoule recouverte d'un abat-jour vert.

Il fait froid.

Elle a gardé son manteau, pour me faire comprendre que l'entretien sera bref. Elle ne me témoigne pas d'hostilité particulière, juste une défiance bien compréhensible.

Je pose mon sac, attrape une chaise à mon tour et m'assois en vis-à-vis. J'hésite à sortir mes documents, ce serait prématuré. Si je la brusque, je perds mon maigre avantage.

Nous nous défions du regard encore une longue minute, puis je soupire et lève les mains en signe de reddition.

— D'accord... C'est à moi de commencer. Je vous présente mes excuses pour vous avoir abordée de façon aussi brutale. Mais je ne savais pas comment faire.

Elle ne répond pas, ne bouge pas. Je poursuis :

— Comme je vous l'ai expliqué, j'écris un livre sur l'histoire récente de notre pays. Sur les citoyens de l'Est passés de l'autre côté du Mur, parfois au péril de leur vie, pour finalement y revenir après, alors qu'ils étaient censés avoir trouvé la liberté à l'Ouest. Votre témoignage pourrait...

— Conneries !

Sa voix claire et forte m'a fait sursauter.

— Je vous demande pardon ?

— Conneries ! Ce que vous me débitez là, ce sont des conneries. Vous pensez vraiment que je suis assez crédule ou sénile pour croire vos bobards ? Vous débarquez comme ça, chez moi, sans prévenir, en espérant que je vais gober vos mensonges ? Un livre de témoignages sur les anciens fuyards de l'Est, vraiment ? Et même si c'était vrai, comment auriez-vous entendu parler de moi ? Un conseil, jouez-la franc-jeu, jeune femme, et donnez-moi les vraies raisons de votre venue. Je vous laisse cinq minutes. Après, je vous fous dehors !

Un sourire se dessine sur mes lèvres.

— Oh, mais ne croyez pas que je n'en sois pas capable ! Je suis peut-être à la retraite, mais je suis encore capable de vous jeter dehors par la peau du dos !

— Je sais, madame Oelze, j'en suis persuadée. Ne vous méprenez pas sur mon sourire, c'est juste que j'ai perdu l'habitude qu'on m'appelle « jeune femme ». Et je n'ai aucun doute sur votre vigueur, soyez-en sûre.

Mon ton enjoué et mes tentatives pour rompre la glace sont vains. Pire, ils ne font que renforcer la tension ambiante, et je la devine prête à mettre ses menaces à exécution.

— Il vous reste quatre minutes.

— Très bien... J'ai découvert votre existence en effectuant des recherches auprès de la BStU. Vous savez, cet organisme qui...

— Je sais ce qu'est la BStU, me coupe-t-elle. Le bureau en charge des archives de la Stasi.

— Exactement. Comme vous le savez donc, les archives de l'ancienne police d'État sont ouvertes au public. C'est en allant les consulter que j'ai, par hasard, retrouvé votre trace.

— Vraiment ?

Son ton est narquois.

— Et puis-je vous demander, jeune femme, ce que vous alliez faire là-bas ? Que cherchiez-vous dans ces archives ?

Je ramasse mon sac et en sors cigarettes et briquet. Je les secoue pour lui demander l'autorisation. Elle ne répond pas et me regarde toujours aussi fixement.

J'extrais une cigarette, l'allume, m'adosse au dossier de la chaise et, un bras ballant, expire vers le plafond.

Cette cuisine me fout le bourdon. Froide. Couleurs ternes. Le strict minimum d'ustensiles. Une goutte pendouille au robinet. Si elle s'écrase dans l'évier dans les dix secondes, je récupère mes affaires, lui présente mes excuses pour l'avoir importunée et je reprends la route.

Trois bouffées plus tard, la goutte est toujours accrochée.

— Laissez-moi vous poser à mon tour une question, madame Oelze : connaissez-vous un seul Allemand qui n'ait pas au moins une raison d'aller fouiller dans les archives de la

Stasi ? Un seul Allemand dont la famille n'ait pas été touchée par la séparation de son pays ? Bien sûr que non ! L'éclatement de notre nation et la construction du Mur ont affecté chaque citoyen, et pas seulement les Berlinoises. Les officiers de la Stasi ont classé des dizaines de millions de pages de rapports, de retranscriptions d'écoutes téléphoniques sur chaque famille allemande. J'étais concernée, comme chacun d'entre nous. Curieuse d'apprendre des choses sur ma famille.

Elle ne répond pas, car elle sait, mieux que quiconque, que j'ai raison. Les gens de ma génération ont vécu l'édification du Mur et les années de guerre froide comme le plus gros traumatisme de leur vie. Familles déchirées, décimées parfois, la suspicion permanente, des frères qui deviennent des étrangers, les cicatrices qui ne se referment pas.

— Admettons, finit-elle par concéder. Cela ne m'explique toujours pas comment vous êtes remontée jusqu'à moi, et surtout, pourquoi ? Nous ne nous connaissons pas, que je sache ? Nous n'avons aucun lien.

La cendre de ma cigarette commence à trembler dangereusement. Je cherche autour de moi après un cendrier. Je me résous à l'écraser à l'intérieur de mon paquet et annonce :

— Les archives disparues...

L'une de ses paupières tressaille.

— Les jours qui ont précédé la chute du mur, les officiers de la Stasi avaient entrepris de détruire les archives les plus compromettantes. Notamment celles sur les espions, les agents doubles, les transfuges, les prisonniers, les morts... Les déchiqueteuses ont fonctionné à plein régime, mais tout n'a pas pu être détruit. On a trouvé près de seize mille sacs contenant chacun environ soixante-quinze mille fragments de papier.



Soit l'équivalent d'un puzzle géant de seize millions de pages. Si certaines archives ne seront jamais retrouvées, d'autres en revanche sont en cours de reconstitution. Je vous laisse imaginer le travail de fourmi : près de douze milliards de morceaux de papier à recoller. Il paraît que des chercheurs planchent sur un prototype de scanner géant qui permettrait d'avancer plus vite dans cette tâche titanesque.

Elle ne réagit toujours pas, mais s'est tassée sur sa chaise. Je profite de mon avantage, me lève et vais m'adosser à l'évier. Je ne la quitte pas du regard. Mon débit est posé, sans interruption.

— La curiosité du journaliste est un très vilain défaut, surtout quand votre instinct vous souffle que vous tenez un sujet brûlant pour une enquête. J'ai trouvé cette histoire d'archives détruites passionnante. Qu'avaient donc ordonné les dirigeants de l'époque, pour qu'on veuille faire disparaître toutes ces preuves dans une si grande précipitation ? Combien de secrets d'État honteux voulait-on cacher ? J'ai décidé d'enquêter. C'est notre histoire. C'est l'histoire de chaque famille allemande, et à travers elle, celle de notre pays. Il nous faut savoir. C'est mon rôle que de contribuer à ce que la vérité soit connue de tous, même si ce n'est pas simple. À force d'opiniâtreté, j'ai réussi à recomposer partiellement un dossier. Le vôtre, Inge Oelze. C'était comme une loterie, ça aurait pu être n'importe qui d'autre, mais le hasard m'a fait tomber sur vous... J'ai appris tellement de choses à votre sujet. Plus que vous ne pourriez le croire. Mais c'est votre interprétation de l'histoire que j'aimerais recueillir. Pour la confronter avec la version officielle.

Elle a pris dix ans d'un coup. Pour la première fois depuis que je l'ai rejointe devant la cour de l'école, elle évite mon regard et elle ressemble enfin à ce qu'elle est : une femme perdue et isolée.

— Que... Que savez-vous au juste ?

Je m'approche, pose les mains sur le dossier de sa chaise, me penche sur son oreille et souffle :

— Ce que je sais sur vous, madame Oelze, c'est tout ce que la Stasi a consigné. Mais il ne tient qu'à vous de rétablir la vérité... ou de la confirmer. C'est votre version des faits qui m'intéresse. Votre histoire. Je veux vos larmes, vos joies, vos espérances et vos drames. Je veux l'histoire d'une femme, pas le compte rendu froid et impersonnel d'un bureaucrate.

Je regagne ma place, ramasse mon sac et en sors mon portefeuille. Inge Oelze a relevé la tête et regarde par la fenêtre obstruée.

Je ressors une carte de visite que je fais glisser sur la table.

— Je ne suis pas de la police. Si vous décidez de me parler, je vous promets que votre témoignage sera anonyme et que vous ne serez pas embêtée. Si vous préférez vous taire, je respecterai votre choix, mais serai obligée d'écrire mon livre à partir du simple témoignage d'un dossier morcelé. Or, si j'en crois ce qui y est écrit, vous n'avez plus vos parents, pas d'époux, pas d'enfants. Vous n'avez donc rien à perdre, mais tout à gagner. Je vous laisse mon numéro de téléphone. Je rentre à Berlin ce soir. Libre à vous de me rappeler ou non. Mais mon livre sortira de toute façon. Reste à savoir avec quelle version des faits.

Elle ne me répond pas, le visage toujours tourné vers la fenêtre.

Je quitte la cuisine et sors de la maison. Sur le perron, je ramasse la carte qu'elle a laissée tomber. Mes ongles effleurent le relief des lettres. Une goutte s'écrase sur le bristol. Derrière moi, seule dans sa cuisine triste et froide, je sais qu'Inge Oelze ne pleure pas. Elle ne pleure plus depuis longtemps.

Ce sont mes propres larmes qui tombent sur le carton.

### 3.

*Berlin, 2006*

Je pose les pieds sur mon bureau et allume une cigarette.  
Paul fait claquer sa langue.

Les paupières mi-closes, je lui jette une œillade enjôleuse à travers les volutes.

Il secoue la tête avec ce sourire indéfinissable, à la fois réprobateur et paternaliste, et replonge le nez sur son ordinateur.

Paul est le seul de mes collègues à accepter de travailler dans la même pièce que moi. Nos deux bureaux se font face, comme des reflets en négatif. Le mien croule sous les papiers en vrac, les revues, les tasses de café poisseuses et un cendrier ventilant ses cendres froides entre les touches de mon clavier.

Le sien est impeccable, rutilant, pas un grain de poussière, les stylos alignés au millimètre dans un ordre précis. Tous les soirs, avant de quitter le journal, Paul sort un chiffon micro-fibres et un petit spray avec lesquels il nettoie minutieusement l'écran de son ordinateur et chaque touche de son clavier.

Paul ne fume pas. Il a la cigarette en horreur. Il fait très attention à son alimentation et joue au badminton deux fois par semaine, quand il ne chante pas dans la chorale de son quartier. Il est toujours habillé avec une décontraction recherchée, un foulard négligemment noué sur ses chemises en jean.

Il cultive sa touche anglaise, ce raffinement ambigu qui rassure les mâles et trouble les femmes.

Nous sommes aussi dissemblables que peuvent l'être deux collègues, mais je n'accepterais personne d'autre que lui dans mon cagibi, sans compter qu'il est le seul à tolérer mes cigarettes et le chaos de mon bureau qui empiète sur son sous-main immaculé.

Un jour, je lui ai demandé comment il me trouvait physiquement. Son regard s'est planté dans le mien. Sans se presser, il a réfléchi aux mots qu'il allait employer, puis, d'une voix posée, il m'a répondu :

« En dépit d'un physique qui pourrait être très agréable, tu ne fais rien pour te mettre en avant. De toute évidence, tu as peur de plaire. Pourtant, tu n'es pas timide et tu sais séduire quand le besoin s'en fait sentir. Ton hygiène de vie est, selon mes critères, absolument déplorable, ce qui ne t'empêche pas, à ton âge, d'avoir un corps tout à fait excitant, pourvu que tu te donnes la peine de le valoriser, ce qui arrive environ tous les six mois. En gros, tu te négliges alors que tu as un potentiel de séduction évident. Il est clair que, sexuellement, tu dois sacrément être bonne, à condition que ce soit pour un coup seulement. Deux, grand maximum. Après, ce sont les emmerdes qui commencent. Tu as une autre question ? »

N'importe qui se serait pris ma main dans la figure avant d'avoir pu énoncer la moitié de ce qu'il m'a balancé. Seulement, c'était Paul. Et je savais très bien à quoi m'en tenir en lui demandant d'être franc.

Car s'il peut se montrer parfois blessant dans ses appréciations, il est d'une acuité extraordinaire, comprend les

gens en quelques secondes, jauge leurs forces et leurs faiblesses en un seul entretien. Il est aussi redoutable et sans concessions que moi. C'est sans doute pour cela qu'en dépit des apparences, notre tandem fonctionne si bien et que j'ai accepté sa diatribe sans broncher. Parce que je savais qu'il avait raison.

Les prédateurs savent se reconnaître entre eux.

J'ai du mal à me concentrer sur le papier que je dois rendre pour le bouclage, alors je décide de l'asticoter un peu.

— Hé, beau gosse !

Sans relever la tête, il grommelle :

— Je travaille, Patricia. Tu sais encore ce que ça veut dire, non ?

— Et tu travailles sur quoi, Albert Londres ?

Il soupire et se décide à faire une pause dans sa lecture.

— Je relis des articles que nous avons publiés il y a quelque temps sur les assassinats des petits vieux.

Je tique et reprends une position normale.

— Les petits vieux ?

— Oui, tu sais bien, depuis plusieurs mois, on a recensé trois morts inexpliquées de personnes âgées dans le pays.

— Ouais, et alors ?

— Alors la police en a retrouvé un quatrième avant-hier, poignardé chez lui. Du coup, je relisais les articles sur les trois premiers, pour savoir s'il y avait un lien.

Je lève les yeux au ciel. Un journaliste de sa trempe devrait se consacrer à d'autres sujets qu'à de sordides histoires de crimes.

— Tu peux me dire en quoi ça te concerne ? On ne travaille pas à la rubrique faits divers, dois-je te le rappeler ?

Il me lance son célèbre sourire étincelant et me répond en forçant son côté raffiné. Il sait que j'ai ça en horreur.

— Ça doit être mon cœur de midinette, ma chérie. Tu sais que j'adooore toutes ces histoires de meurtres, ça me met des frissons partout !

Je lui balance mon mégot qu'il évite d'un léger mouvement de tête.

— Bon, et alors, Sherlock Holmes, tu as trouvé qui était le meurtrier ? C'est le colonel von Gatow avec le chandelier dans la bibliothèque ?

Il pousse un drôle de gloussement et reprend, avec une exaltation que je lui connais mal :

— Ce n'est pas moi qui couvre ces affaires, donc je me contente de relire les articles des collègues avec attention, c'est tout. Mince, ça faisait longtemps qu'on n'avait pas eu un *serial killer* en Allemagne !

— Qu'est-ce qui te dit que c'est un tueur en série ?

Mon ton abrupt le surprend.

— Ben... quatre meurtres de personnes âgées en moins de trois mois, quand même.

Je soupire. En dépit de son indéniable talent de journaliste politique, Paul a tendance à tomber dans le piège de l'emballement médiatique dès qu'il sort de son domaine de prédilection.

— Écoute, je suis sans doute moins intéressée que toi par ce sujet, mais tu vas vite en besogne, non ? Si mes souvenirs sont bons, il y a une femme parmi les victimes.

— Oui, mais...

— Attends, je finis ! Une femme et trois hommes. De plus, tu viens de me dire que le dernier en date a été poignardé, c'est ça ? Et il a été retrouvé où ?

— Magdebourg, répond Paul en devinant où je veux en venir.

Je me contente de sourire et de le regarder dans les yeux.

— Enfin, si je me rappelle les premiers cas, aucune concordance géographique, car on a retrouvé les victimes à travers tout le pays. Et dois-je te demander s'ils ont tous été tués de la même manière ?

Il secoue la tête sans dire un mot.

— Et voilà ! Je m'en voudrais de te donner des leçons de criminologie, mais des victimes des deux sexes, tuées de différentes façons, à différents endroits, tu crois vraiment qu'on puisse parler de tueur en série ?

Il tente une dernière objection :

— Oui mais l'âge ? Ils avaient tous dépassé la soixantaine !

— La belle affaire ! Depuis quand on n'agresse plus les personnes âgées ? Chaque jour des vieux sont victimes de violences, c'est pas nouveau. Enfin bon, si ça t'amuse d'enquêter là-dessus, fais-toi plaisir, mais à mon avis, tu perds ton temps.

Vexé, il se réfugie dans un silence réprobateur. Au moins cet échange m'a-t-il permis de sortir de ma léthargie, et je me décide à finir ce fichu article avant midi.

Une heure plus tard, alors que je suis en train d'apporter les ultimes retouches à mon papier, notre téléphone grésille. Numéro interne. C'est Julia, notre réceptionniste.

— Patricia, il y a une personne qui veut te voir.

— Elle a dit son nom ?

— Non, elle refuse. Elle prétend que c'est personnel et qu'elle ne veut voir que toi.

J'entends l'irritation polie dans sa voix. Notre règlement est très strict sur ce point : chaque visiteur doit prendre rendez-vous et justifier de son identité. Mesure de sécurité en ces temps troublés où les journalistes sont de plus en plus l'objet de pressions. Comme j'ai fini mon article et qu'il me reste un peu de temps, je décide de céder à la curiosité.

— OK, fais-la monter. Merci Julia.

Je raccroche et fouille dans mon bazar, à la recherche d'une feuille ou d'un bulletin de salaire au dos duquel prendre d'éventuelles notes.

Sans lever le nez de son écran, Paul me tend son carnet. Je l'attrape et tente de dégager quelques centimètres carrés sur mon bureau en me demandant qui est cette visiteuse mystérieuse.

Une silhouette s'immisce dans l'encadrement. Je lève la tête et mon cœur rate un battement.

Troublée, j'enlève ma énième cigarette du coin de la bouche et l'écrase un peu trop nerveusement.

— Bonjour, madame Oelze ! Je ne m'attendais pas à vous voir ici. Ça fait bien un mois que je vous ai rendu visite.

Paul lève la tête, la salue et me regarde. Un clignement de paupières suffit. Il se lève et quitte le bureau en contournant Inge.

Je désigne le fauteuil laissé libre par mon collègue.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Inge desserre enfin les lèvres. Avec son vieux fichu de fermière russe sur ses vilains cheveux gris qui n'ont jamais connu la moindre teinture, elle fait vraiment paysanne montant à la ville pour la première fois. Elle tient un sac à main sans forme par-devers elle, ses mains fripées agrippées à la lanière usée. Mais je ne me fie pas à son apparence. Son



regard brillant exprime tout le contraire de cette gaucherie affichée.

— Non, pas la peine. J'étais juste venue vérifier que vous travailliez bien au *Spiegel*, comme vous me l'aviez dit.

Je hausse un sourcil.

— Vous allez faire cinq heures de route, uniquement pour vous assurer que je ne vous ai pas menti ? Vous auriez pu tout aussi bien téléphoner à la rédaction.

Un rictus désabusé étire ses rides.

— L'habitude, jeune femme. L'habitude... Qu'une Patricia Sammer travaille bien au *Spiegel*, je m'en suis assurée dès le premier soir. Mais je voulais être sûre que c'était la bonne.

Nos regards s'affrontent. Silence pesant entrecoupé de sonneries de téléphone lointaines. Je me rallume une cigarette sans la quitter des yeux.

— Et vous avez attendu près d'un mois pour venir me voir ?

— Afin de vérifier que vous tiendriez votre promesse, que je ne serais pas embêtée si je refusais de vous rappeler.

— Vous le voyez, madame, j'ai respecté ma parole. Rassurée ?

Elle hoche la tête et regarde enfin autour d'elle, semble s'intéresser à la décoration sommaire, observe le capharnaüm sur mon bureau.

— Et donc, on fait quoi, maintenant ?

Je regrette déjà ma question. Je suis comme le pêcheur qui a attendu des jours avant que sa proie ne morde à l'hameçon et qui va casser sa ligne à vouloir la remonter trop vite.

Mais elle ne semble pas m'en tenir rigueur. Elle s'approche d'une reproduction de Klimt accrochée au mur. *Le Baiser*.

— Vous aimez Klimt ? me demande-t-elle sans quitter le poster des yeux.

— Je déteste ce peintre. C'est mon collègue qui a accroché cette croûte.

Elle fait demi-tour et se dirige à petits pas vers la porte. Avant de sortir, elle me lance :

— Lundi prochain, à 15 heures, chez moi. Soyez ponctuelle, je ne supporte pas les gens en retard.

#### 4.

*Heidenau, 2006*

Je suis à l'heure au rendez-vous.

Cette fois, j'ai droit à un verre d'eau et nous sommes passées de la cuisine au salon. De part et d'autre d'une table recouverte d'une vilaine nappe, nous nous jaugeons en silence. Ses yeux gris délavés ne me quittent pas. En dépit de son âge, je devine la volonté qui anime Inge Oelze.

Je n'aurai pas la partie facile.

Je détourne le regard et observe autour de nous.

La pièce est d'un total anonymat. Figée dans une décoration qui n'a pas bougé depuis quarante ans. Pas un bibelot, pas un souvenir qui apporte un semblant d'originalité ou de gaieté. À ma gauche, un vaisselier au vernis écaillé et aux vitres ternies. Sur ce meuble, la seule photo de la pièce. Enfermée dans un cadre en laiton noirci, une jeune femme me regarde à travers les décennies.

Je chausse mes lunettes, me lève et m'approche du cliché. Photo prise en studio, certainement dans les années quarante. Décor kitsch, balustrade en bois torsadé. La jeune femme porte un bouquet de fausses fleurs incertaines. Vêtue d'une tunique blanche et d'escarpins serrés, elle se tient légèrement voûtée. Elle a l'air malingre, limite chétive. Ses grands yeux

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en septembre 2016  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

61250 Lonrai

N° d'édition : L.01ELON000139N001

Dépôt légal : novembre 2016